



**La relation de voisinage dans l'album jeunesse
Reflet d'une société française en quête d'une nouvelle identité
nationale**

Emmanuelle HALGAND

Ecole doctorale ALLPH@ / Laboratoire LLA-CREATIS
emhalgand@gmail.com

Introduction

Alors que la question de l'identité nationale s'invite dans tous les débats, prenant de plus en plus de place dans le discours politique, il apparait que vivre les uns à côté des autres prend aujourd'hui un sens plus décisif que jamais. Le voisinage est un laboratoire social au sein duquel se jouent nos identités, notre interrogation sur nous-mêmes et tout autant la qualité de notre interaction avec autrui dans la reconnaissance de la différence de l'autre au cœur de modalités relationnelles permises et réglées par la société et par nous.

La question cruciale de l'identité nationale dans la société française aujourd'hui tend à rejoindre la notion d'unité nationale et se confondre avec elle. Les français sont-ils en capacité de vivre ensemble, de partager un destin commun en luttant contre les communautarismes, les replis frileux, la stigmatisation de l'espace public comme lieu de toutes les incivilités et de toutes les insécurités ? Or, quelle autre expérience que le voisinage est-elle en capacité de nous fournir une telle expérience de l'altérité ?

Cette cohésion sociale vers un destin national commun que prônent les pouvoirs publics passe notamment par une promotion du voisinage, une promotion du lien par le lieu, tendue vers un idéal de mixité et de partage. L'une des manifestations emblématiques demeure actuellement la fête des voisins, dont la première édition a eu lieu en 1999, dont l'objectif est bien de faire en sorte que des personnes géographiquement proches fassent plus que se côtoyer mais aient des échanges supplémentaires à l'occasion d'un repas partagé puis, par la suite, dans la vie quotidienne de leur habitat ou de leur quartier.



Ainsi, l'analyse comparative des albums issus de notre corpus tend elle à confirmer l'injonction du vivre-ensemble dans le partage défendue par le gouvernement français ? Quelles visions, quel idéal des relations de voisinage ces ouvrages s'attachent-ils à transmettre aux jeunes générations ?

Le corpus de notre analyse comparative que je propose se compose d'un choix de dix albums de fiction parus entre 2010 et 2017.

Christos, *Parfums du monde*, Éditions Tournez la page, 2013

Desfour, A., *Rue des voisins*, Les p'tits bérets, 2015

Dorémus, G., *Frigo vide*, Seuil jeunesse, 2014

Dorléans, M., *Mon voisin*, Éditions des Braques, 2012

Harnett, K., *Chez qui se cache Michel le chat ?*, Gallimard Jeunesse, 2017

Kishira, M., *Mon cher voisin*, Éditions 1,2,3 soleil, 2017

Laserre, H., *Merveilleux voisins*, Seuil Jeunesse, 2016

Perret, D., *Bigoudi*, Éditions les fourmis rouges, 2014

Tsarfati, E., *Les Voisins*, Éditions Cambourakis, 2017

Van Biesen, K., *Mon voisin lit un livre*, Alice Jeunesse, 2013.

Ces ouvrages ont été créés pour moitié par une seule et même personne et pour moitié par deux créateurs, l'un au texte et le second aux images. Ils ont été retenus parce qu'ils traitent de la relation de voisinage. La plupart des ouvrages sont construits à partir de personnages humains (seulement 2 ouvrages utilisent des animaux anthropomorphisés).

Lorsque l'on observe les couvertures, on peut dénombrer que la majorité des albums (6) mentionnent le terme « voisin » dès le titre, ce qui indique explicitement le sujet traité par les ouvrages. On peut également noter que les formats des albums sont assez variés. Pourtant deux d'entre eux s'inscrivent dans un format très vertical qui s'accorde avec la représentation qui figure sur la couverture, à savoir un immeuble.

Les fictions proposées au sein de ces ouvrages se déroulent majoritairement dans un environnement urbain. La plupart des albums



proposent des fictions qui mettent en scène des relations de voisinage à l'échelle d'un immeuble. D'autres font le choix d'élargir la géographie de leurs histoires à la rue ou encore au quartier. Les relations entre voisins s'effectuent donc dans un cadre urbain, à l'exception de l'album *Mon cher voisin* de Jun Takabatake et Maymo Kishira dont on peut supposer que l'action se déroule à la campagne. Cet ouvrage présente d'ailleurs une relation de voisinage de maison à maison, non mitoyennes.

Dans le prolongement d'une localisation plutôt urbaine, on constate que les albums du corpus développent des fictions qui mettent en scène des relations entre voisins multiples et de cultures différentes (7 albums). 3 albums évoquent une relation centrée sur deux individus uniquement.

Cette propension des fictions d'albums à se dérouler dans un cadre urbain tout en concernant la plupart du temps des individualités qui partagent un habitat, si ce n'est vertical souvent mitoyen, semble faire écho à la réalité des situations de voisinages aujourd'hui. En France, comme en Europe, on assiste à une montée en puissance du mode de vie urbain entraînant la disparition progressive du partage ville/campagne. Cette évolution a conduit les anthropologues et géographes contemporains, notamment Edward T. Hall (1971) et Michel Lussault (2013), à se pencher conjointement sur les notions de proximité et de promiscuité, souvent confondues. On sait que la proximité devient promiscuité quand l'espace à partager se réduit conduisant chacun à vouloir la place de l'autre, quand chacun refuse à l'autre une place. Or, il n'y a d'altérité possible que dans une relation de proximité.

Aujourd'hui, à mesure que l'habitat de masse juxtapose les habitations, le sentiment de promiscuité gagne largement la population française. Selon une étude réalisée en 2008-2009, 80 % des français indique préférer vivre dans des pavillons individuels pour s'isoler des voisins, redoutant la mitoyenneté (Rérole, 2012 : 4).

Au moment où nous sommes tous devenus voisins, nous ne supportons plus, semble-t-il, dans l'habitat privé, d'avoir des voisins.

Or ce sentiment de rejet, pour Achille Mbembé (2010: 118) notamment, découle principalement d'une situation au sein de laquelle la proximité a cédé le pas à la promiscuité. Il affirme que la question de la



démocratie d'aujourd'hui n'est plus tant la question juridique du XIX^{ème} siècle que celle de la proximité : « qui est mon prochain, comment traiter l'ennemi et que faire de l'étranger ? »¹. Car, le lien social se noue avec les premiers autres que sont les voisins.

Je vous invite à découvrir quels messages du vivre ensemble et de l'identité nationale sont véhiculés et défendus au sein des albums sélectionnés à partir des relations de voisinage évoquées dans la relation texte et images.

1. Le voisin : un objet de fantasme, de curiosité, de peur, de craintes

Le voisin est cet autre qui est aussi mon miroir. La représentation que je me fais du voisin et celle que le voisin se fait de moi est permanente, involontaire et très souvent à l'origine d'un certain décalage. Le voisinage est un potentiel de relations. Au sein de ces relations possibles, figurent des relations d'entraide ou de convivialité mais également des tensions, des frictions, ou encore des relations d'indifférence.

Certains des albums de notre corpus font le choix de mettre en scène des relations que l'on pourrait qualifier de « primaires », peut-être « premières » vis-à-vis du voisin : méfiance, curiosité, fantasme, querelle.

Pour ces ouvrages, il s'agit de montrer au jeune lecteur ce qu'éprouvent certains voisins les uns pour les autres mais surtout comment ces relations volontiers négatives peuvent être déconstruites pour évoluer de façon positive.

Mon voisin est un album qui traite de façon explicite notre relation curieuse au voisin, notre désir intrusif de voir chez lui, cet « appétit de l'œil » qu'évoque Lacan (1973: 131). Dès la couverture, l'image donne à voir un homme qui tend l'oreille contre la cloison en direction de son voisin,

¹<https://books.google.pt/books?id=xrd04A7h2LcC&pg=PT87&lpg=PT87&dq=qui+est+mon+prochain,+comment+traiter+l'ennemi+et+que+faire+de+l'etranger+?&source=bl&ots=0Qof2EOLvB&sig=ACfU3U29-hBnbCiiEwIADa66PYZvVFI9Fg&hl=pt-PT&sa=X&ved=2ahUKEwi5hd2zgaLgAhWBx4UKHZcIDF0Q6AEwAXoECAkQAO#v=onepage&q=qui%20est%20mon%20prochain%2C%20comment%20traiter%20l'ennemi%20et%20que%20faire%20de%20l'etranger%20%3F&f=false> [consulté le 04/02/2019]

nouvel arrivant dans la maison mitoyenne. L'ensemble de l'ouvrage est dominé par le champ spéculaire à l'œuvre dans la relation au voisin.

Un homme explique l'arrivée de son voisin et son installation. On constate que le pli du livre symbolise la cloison qui sépare les deux habitats. Les images de l'album nous renseignent : les lieux comme les personnages sont assez identiques et partagent, semble-t-il, un même niveau de vie social. Les costumes de chacun des voisins semblent se compléter l'un et l'autre ce qui renforce l'idée que le voisin, bien que différent de soi, fait figure de miroir. Il semble que le voisin de gauche forge son identité à mesure qu'il tente de découvrir celle de son voisin à partir de l'identification des bruits qu'il épie et qu'il interprète de manière fantaisiste à l'image de son tempérament. La fantaisie du personnage est perçue par le lecteur grâce au décor de son appartement jalonné d'objets qui semblent vivants (tapis en peau de cochon doté du regard, tableaux qui forment des rébus). L'album fonctionne sur la répétition d'une même relation entre le texte et les images. Sur chaque double page, la pliure sépare les espaces à la façon d'une cloison. Page de gauche, le voisin écoute le bruit qui s'échappe de la cloison. Le dessin de la page est effectué au trait, sans apport de couleur alors que le bruit est signalé par le choix d'une couleur dans le texte, couleur qui se retrouve dans la page de droite, dans le dessin du fantasma du voisin, dessin plaqué en transparence sur le dessin au trait qui illustre le comportement et l'habitat réel du voisin mystérieux. Le lecteur a donc accès simultanément à la réalité du voisinage comme à son fantasma.

Jusqu'à la onzième double page, le voisin demeure un inconnu, parfait objet de fantasma jusqu'à ce que le narrateur se décide à faire sa connaissance : « n'y tenant plus je décidai de le rencontrer ».

Dès lors, celui-ci pénètre dans l'habitat de son voisin et découvre une réalité banale, loin de ses supputations. Le contact entre les deux hommes est effectif : ils se parlent en face à face dans une même pièce. L'album s'achève par la représentation de cet habitat mitoyen au sein d'un quartier de ville, reprenant l'image d'entrée de l'ouvrage mais ajoutant les tâches de lumières dans les habitations du voisinage. Les voisins sont alertés par les rires des deux hommes. On peut supposer que la machine du fantasma est relancée tout autour d'eux. Quels sont ces rires ? Pourquoi ?

On retrouve cette vision fantasmée des voisins dans l'ouvrage *Les Voisins* d'Elinat Tasrfati. Celle-ci transparait dès l'image de couverture de l'album qui montre une fillette malicieuse à demie-cachée derrière une porte et laisse entrevoir un intérieur d'habitation extrêmement chargé et coloré, presque impénétrable. Cette fois, l'histoire se déroule au sein d'un immeuble de sept étages comptant une habitation par palier, systématiquement vue par le prisme de l'imagination d'une fillette qui réside tout en haut de l'immeuble. L'album s'ouvre sur le chemin qu'elle effectue lorsqu'elle regagne son domicile, grim pant les escaliers en s'arrêtant à chaque palier. Les indices visuels qui figurent sur les portes d'entrée de chaque appartement lui permettent de faire travailler son imagination et de percer l'identité de ses voisins tous plus atypiques les uns que les autres : brigands, chasseurs, acrobates, vampire, etc. ! Les appartements des voisins, représentés en double page, reflètent exactement la vision imaginaire et magique de l'enfant et contrastent avec le reste des pages de l'album qui sont sous tendues par un point de vue extérieur. La double page consacrée à l'habitat imaginaire est construite sur la base d'une illustration pleine page chargée de motifs et de couleurs, construite à partir d'une couleur de fond chaque fois différente. À ce type de page très dense, s'opposent les pages qui montrent la fillette sur chaque palier. Cette fois chaque image, inscrite dans la réalité, se caractérise par une utilisation très forte du blanc de la page comme pour figurer un espace plus neutre, un espace partagé qui n'a rien à dévoiler à l'imaginaire de l'enfant.

L'ouvrage s'achève par le retour de l'enfant chez elle, confrontée à la banalité de sa propre famille en comparaison à ses voisins fascinants. Au sein de cette banalité quotidienne, la fillette évoque toutefois l'essentiel amour de ses parents à son égard et réciproquement. Le lecteur ne saura pas si la narratrice a fait erreur dans son enquête de voisinage, si les voisins sont bien conformes au portrait qu'elle en a brossé ou si tout au contraire elle a fait erreur car la petite fille ne rencontre pas ses voisins. Sans doute ne le souhaite-t-elle pas afin que le charme imaginaire continue d'opérer.

Dans *Mon voisin lit un livre*, cette fois, ce sont les nuisances sonores qui sont évoquées. Un Monsieur lit tranquillement dans son appartement en



compagnie de son chien quand il est sans cesse dérangé par le bruit causé par sa jeune voisine, celle-ci ne sachant probablement pas que le premier devoir d'un voisin, comme le souligne Héléne Lheuillet est « la discrétion mutuelle » (2016 : 201). Le mur qui est symbolisé ici encore pas la pliure au centre de l'ouvrage a pour vocation d'empêcher toute pénétration, toute infiltration d'un habitat à l'autre. Elle est même renforcée dans l'image par un trait blanc épais qui matérialise la cloison. L'ouvrage fonctionne sur une représentation visuelle du bruit qui va crescendo de page en page (vibration du dessin, qui va jusqu'au décalage entre le trait et les couleurs, vibration et taille croissante des lettres dans le texte...). Un jour, le voisin, excédé, offre un livre en cadeau à sa voisine. Ce présent change alors toute leur relation puisque l'un et l'autre sont désormais en harmonie, au diapason, chacun plongé dans sa propre lecture. C'est à nouveau le bruit qui les perturbe, celui que fait le chien qui aboie, fatigué d'attendre l'heure de la promenade et ne pouvant plus se retenir. C'est ensemble alors que le Monsieur et la fillette sortent le chien. La nuisance sonore tant redoutée au sein des relations de voisinage permet ici de déployer un lien qui évolue en trois temps jusqu'au rapprochement réel entre les voisins.

D'abord le bruit est nuisance pour l'un des deux voisins. C'est précisément à cause du bruit que l'homme fait un geste en direction de sa petite voisine dans le but de canaliser voire d'éradiquer la nuisance sonore dont il est victime. Le présent qu'il lui offre ne produit aucun son et l'effet escompté se produit. Les voisins deviennent alors silencieux, mais sans pour autant se découvrir, ni se côtoyer. C'est à nouveau la nuisance sonore, celle du chien qui aboie et dérange les deux lecteurs plongés individuellement dans leurs lectures respectives, qui offre aux voisins l'occasion d'une rencontre et d'un partage à travers la promenade du chien qui clôt l'ouvrage (seul espace partagé et public de l'album). On peut dire que l'un et l'autre découvrent qu'il y a toujours un voisin près de soi et que, tel que le décrit Georg Simmel, on ne peut faire l'économie de la sensorialité dans la relation de voisinage : « on se voit, on s'entend, on se touche, on se sent » (2013).

2. Mettre en scène le rapprochement de voisins à partir d'un évènement ou bien un animal

Dans les quatre albums retenus pour évoquer le passage de la rencontre entre voisins, il s'agit d'un évènement particulier ou d'un personnage qui amène un ou plusieurs voisins à sortir de chez lui, de chez eux, pour aller à la rencontre des autres.

Parfums du monde et *Chez qui se cache Michel le chat* fonctionnent grâce à la présence d'un chat qui fait le lien entre les habitants dans les deux fictions. Toutefois, ce rapprochement n'est pas du même ordre dans les deux albums. *Parfums du monde* laisse entendre que les voisins d'un même immeuble (immeuble présenté de face dans l'image de couverture) ont des relations suffisamment proches pour préparer tous ensemble une surprise à l'une de leur petite voisine qui fête son anniversaire. Le cadeau-surprise de la fillette, c'est le chat. On comprend à l'issue de l'album que ses parents le lui ont offert tout en lui faisant croire que celui-ci s'est retrouvé chez eux par hasard et qu'il appartient sûrement à un voisin. La fillette fait donc le tour des voisins, à la recherche du propriétaire de l'animal, ce qui lui permet de goûter plusieurs cultures au sens propre puisque chaque voisin lui offre une spécialité sucrée au parfum inédit. Le système de l'album, à volet, met en avant la structure à étages de l'immeuble. Chaque volet correspond à un type de voisin, à un type de parfum. Le volet cartonné propose une vue qui associe la représentation du pallier à l'habitation d'un voisin, les deux espaces étant reliés par la porte d'entrée entrouverte de l'appartement et permettant de figurer la fillette quittant ses voisins. À l'issue de ce voyage pluriculturel relativement stéréotypé, mais qui a le mérite de montrer combien la ville est « une association de densité et de diversité » tel que l'écrit Jacques Lévy (1999 : 299), tous les voisins se réunissent dans la cour (espace public partagé) autour de la fillette pour fêter son anniversaire.

La complicité entre voisins, antérieure au début de l'histoire dans *Parfums du monde*, n'existe pas dans l'ouvrage *Chez qui se cache Michel le chat?*. Dans cette fiction, on s'intéresse au développement de la relation de voisinage à l'échelle, non pas d'un habitat collectif ou mitoyen mais à l'échelle de la « rue des Lilas ». Plusieurs doubles pages dans l'album



mettent en évidence la place qu'occupe un même chat dans la vie des habitants d'un quartier, tous très différents. Les habitants n'échangent pas entre eux et ne savent pas que le chat, qu'ils considèrent un peu comme le leur et avec lequel ils partagent des tranches de vie, se promène de foyer en foyer. Ce que les habitants ne savent pas, le lecteur, lui, le voit et peut s'en amuser. Il découvre comment Michel le chat arpente les numéros de la rue, changeant de nom, d'occupations, de relations. Les images de l'album, souvent placées à la façon de petits ilots dans la double page marquent les déplacements du chat et permettent au lecteur de découvrir un voisinage multiculturel.

Le jour où Michel le chat rend visite pour la première fois à Lucette, une vieille dame seule, il décide d'élire domicile chez elle. C'est alors que les voisins se mettent chacun de leur côté à chercher leur chat avant de s'apercevoir qu'ils cherchent tous le même animal. La découverte du chat chez leur voisine, Lucette, va leur permettre de se découvrir puis de se côtoyer et de se réunir.

L'ouvrage ne met pas en avant la moindre relation de voisinage antérieure à cet événement, ne serait-ce que des craintes ou des fantasmes comme nous l'avons vu au sein d'autres ouvrages. Il laisse à penser que les voisins vivent ici sans se voir, sans échanger, peut-être simplement les uns à côté des autres. Vivre à côté d'autrui, juxtaposé à l'autre ne constitue pas une relation toxique. Hélène Lheuillet souligne que « la condition d'une interaction pacifique réside dans la perception de l'autre comme étant à côté de moi » (2006 : 213). Mais ce n'est pas cette conception du voisinage qui est défendue dans l'album qui rejoint plutôt l'injonction institutionnelle du « vivre ensemble » qui prône le contact et le partage entre voisins. « À côté » devient alors « à mes côtés ». La fin de l'album fait figure de fête des voisins et va même, semble-t-il, au-delà. Alors même, nous dit Hélène Lheuillet que « le voisin n'est pas l'ami [car] l'ami est celui qu'on accueille chez soi tandis que généralement on parle avec son voisin sur le pas de la porte, au seuil » (*idem*: 213), dans cet ouvrage il est clairement indiqué que les amis se retrouvent chez Lucette pour partager le plaisir d'être ensemble : « Depuis, Madame Lucette et le chat vivent ensemble et reçoivent souvent leurs amis ». Les voisins qui ne se connaissaient pas sont

finalement devenus amis. Cette vision utopique du voisin et de l'ami mêlés est prendre avec précaution. Nous reviendrons sur ce point lors de l'analyse de l'album *Merveilleux voisins*.

L'ouvrage *Rue des voisins* évoque lui aussi des relations de voisinage au sein d'une même rue. Là encore les voisins, de cultures et de générations différentes, ne se côtoient pas car ils sortent peu de chez eux. Le visuel de couverture présente au lecteur les protagonistes de l'histoire sur fond de quartier, de grand ciel bleu et de nature (insectes, fleurs, oiseaux). On insiste sur l'aspect intergénérationnel, chacun ayant un âge et une identité différents. Tous arborent un air réjoui.

Au fil des double pages, l'album s'attache ensuite à nous livrer des portraits de chacun d'entre eux, soulignant un repli dans l'espace privé qui fait figure de bulle protectrice tout en conservant des couleurs vives partagées dans tous les espaces, publics comme privés. L'absence de lien entre les personnages de la fiction n'est pas liée aux relations entre voisins mais plutôt le résultat de vies protégées au sein du cocon de l'habitat. Le texte indique : « personne n'arrivait à quitter son nid douillet ». Et puis, un événement les rapproche : l'ouverture du salon du salon de thé (bien nommé *Le petit bonheur*) qui fait figure de « grand chamboulement ». Dès lors, les portes des habitations s'ouvrent et les personnages commencent à échanger. Le texte insiste : « les voisins se mirent à parler, papoter, échanger et même à s'aimer ». Ici la rue des voisins devient « la rue des amis ». On retrouve également ici la notion d'amitié qui se substitue à celle du voisinage. L'album s'achève graphiquement par une double page idyllique qui offre au lecteur l'image d'un quartier coloré, musical, naturel, équilibré (types d'habitats mélangés) et homogène (répartition colorée).

L'album *Bigoudi* fonctionne un peu différemment. C'est la mort de son compagnon, le bouledogue Alphonse, qui plonge Bigoudi dans une tristesse qui engendre un repli sur elle-même. Ici la fiction se déroule dans « une ville immense » que figure l'image qui donne à voir des vues de la ville monumentales au début et à la fin de l'album (gratte-ciels, présence de nombreuses voitures, personnages de petites tailles dans un grand univers).



L'ouvrage évoque ensuite sur plusieurs doubles pages le bonheur complice entre Bigoudi et Alphonse, bonheur qu'ils partagent en allant à la rencontre de leurs voisins commerçants. Le décès du chien marque une rupture dans la sociabilité de Bigoudi et dans ses relations avec le voisinage qui deviennent inexistantes avant de renaître. Le dessin au trait, souvent inséré dans des bulles et utilisant le blanc de la page est ponctué de quelques touches de couleurs (jaune, rose pâle et bleu principalement).

Il est intéressant de constater que cet ouvrage offre au lecteur la possibilité de comprendre que les relations entre voisins sont fluctuantes et qu'elles peuvent être altérées ou renforcées par des événements qui n'ont pas à voir à proprement parler avec l'entente entre voisin. Ici, la fin des relations de voisinage est un dommage collatéral de la mort d'Alphonse. Une fois la renaissance de Bigoudi amorcée, celle-ci qualifie également ses voisins d'amis « j'ai beaucoup d'amis à voir aujourd'hui » dit-elle à celui qui lui a redonné le sourire.

3. Entre distance et proximité : trouver le bon espace entre voisins

Frigo vide est une fiction qui se déroule dans un immeuble (la couverture nous permet de voir un immeuble vu en coupe avec un appartement par étage et possédant à chaque fois une couleur propre) et qui nous alerte, notamment, sur notre relation au voisin du dessous, c'est-à-dire à celui qui vit dehors. Or celui-ci n'est pas un voisin comme les autres de par cette position inférieure. Ainsi, Hélène Lheuillet souligne notre tendance à vouloir occulter le voisin du dessous, par peur de tomber et de nous retrouver dans sa situation alors même que nous avons plutôt tendance à jalouser le voisin du dessus qui occupe symboliquement une place de pouvoir. Elle rappelle que « dans les grandes villes, les mètres carrés les plus onéreux des immeubles d'habitations se trouvent dans les hauteurs et que les prix augmentent avec les étages » (2016 : 158) puisqu'en hauteur, on achète la vue dominante. Parallèlement, ajoute-elle, « la peur qui hante le social est d'abord celle de tomber. Si on ne regarde pas les voisins d'en bas, si on ne préfère pas voisiner avec eux, c'est par

crainte de la contagion, par peut justement d'être tiré vers le bas » (*idem* : 158).

Dans *Frigo vide*, nous suivons Andrei, un homme sans domicile fixe qui vit probablement dans la cage d'escalier d'un immeuble. La fiction débute par la présentation des habitants avant qu'ils ne regagnent leur appartement. Puis, nous retrouvons l'album en coupe, uniquement représenté par un dessin au trait sur le papier de la page et l'image nous aide à constater que chacun manque de nourriture pour des raisons diverses. La quatrième double page présente Andrei qui n'a quasiment rien à se mettre sous la dent. N'ayant pas suffisamment à manger (trois carottes pour seul repas), il gravit un étage pour demander à son voisin de lui prêter un ingrédient (des petits pois). Sur la page de gauche Andrei prend place dans un carré de couleur orange, transparent. Orange comme la couleur des carottes. À droite, seules les carottes et la porte du voisin sont colorées. Toujours la couleur orange pour les carottes. Pourquoi le jaune ?

En réalité, le voisin, Nabil, ne possède pas l'ingrédient recherché mais il dispose d'autre chose. On comprend que le jaune correspond aux produits laitiers dont il dispose. On retrouvera ce code graphique tout au long de l'album ainsi que les montées d'escaliers en coupe qui matérialise l'ascension des individus, à la fois physique et symbolique. Plusieurs doubles pages entraînent le lecteur tout comme les voisins qui grimpent constamment les uns chez les autres, complétant la liste des ingrédients qui permettraient de cuisiner un repas. Nabil et Andrei vont au deuxième étage puis chez Claire puis chez la vieille dame du quatrième, laquelle les invite et leur permet de tous se retrouver chez elle. On cuisine alors une tarte avec les ingrédients de chacun, reprenant chaque couleur d'ingrédient ou d'étage. C'est la cuisine du bonheur, tous échangent et partagent le repas dans une ambiance festive et idyllique. Même les voisins sont traités par la couleur ce qui donne aux images de rassemblement beaucoup de convivialité et de gaieté. On dépasse alors le cadre de l'immeuble pour étendre, comme par contagion, le partage et la bonne humeur aux rues, aux places, aux boulevards comme le précise le texte. « Ça discute et ça sympathise ! Des milliers de tartes sont partagées, goûtées, des tranches de tarte, des tranches de vie. » Ce passage de l'album s'inscrit pleinement



dans la dynamique souhaitée par la Fête des voisins que nous évoquions. Malheureusement, au tournage de l'avant-dernière page, on s'aperçoit qu'Andrei a rêvé tout cela et on se surprend à penser qu'en effet la vie est ainsi faite d'isolement. Nous avons, peut-être, envie de croire à cette utopie. Nous voilà déçus. Heureusement, alors que l'homme sans domicile fixe se résigne, un voisin l'invite à dîner de façon totalement inattendue. L'humanité est extrêmement forte dans cette dernière phrase : « Eh Andrei ! Tu manges avec nous ce soir » ? Et voilà l'homme qui court à la rencontre de son voisin, les trois carottes à la main ainsi que son instrument de musique. Le livre s'achève par cette belle image de solidarité et d'ascension.

Mon cher voisin met en scène la rencontre entre deux voisins en exploitant la pliure centrale comme marqueur de la séparation géographique entre deux habitations. Contrairement à tous les autres ouvrages du corpus, celui-ci inscrit sa thématique dans un espace qui se situe probablement à la campagne, en tout cas échappant à la situation de mitoyenneté et de fait à la promiscuité de l'habitat vertical. Dans cette fiction, l'histoire très simple est celle de la rencontre entre deux voisins, rencontre rendue difficile par des styles de vie et des identités différentes (deux animaux anthropomorphisés, l'un coq, vivant le jour, et l'autre chouette, vivant la nuit). Toutefois, les incompréhensions levées, les voisins parviennent à une entente tout à fait saine et cordiale. Les voisins installent alors dans l'espace commun entre leurs deux maisons, un panneau qui permet de faciliter leurs échanges.

Du point de vue graphique, l'album fonctionne à partir de la pliure qui permet à chaque page en vis-à-vis de représenter un habitat presque identique, mis à part la couleur du toit et de la porte propre à chaque maison (rouge pour le coq et bleu pour la chouette). Les habitats sont réunis par les éléments naturels communs : ciel, sol, végétation.

Au fil des pages, le coq manifeste une hâte à l'idée de rencontrer son nouveau voisin en pensant que celui-ci va se présenter. Il n'en est rien, le coq déçu s'interroge jusqu'à ce qu'il décide de prendre les choses en main et dit « Ça a assez duré ! Je veux le rencontrer ! ». Monsieur Coq rédige une lettre à l'attention de son voisin, toujours inconnu de lui comme du



lecteur. Il s'agit d'une invitation à prendre le thé. Une fois la lettre accrochée sur la porte de la chouette, les images nous font changer de point de vue. Cette fois, c'est la chouette que nous observons. On assiste à sa joie de recevoir un courrier et on voit toutes les tentatives manquées pour rencontrer son voisin. La chouette répond positivement par écrit. Le coq est heureux, se prépare et attend la rencontre promise par écrit. Même chose pour la chouette. Chacun d'eux attend désespérément quand finalement ils sortent en même temps de chez eux. C'est la rencontre.

Cet ouvrage apparaît comme celui qui ouvre la perspective la plus saine de relation de voisinage car elle s'inscrit dans une relation de proximité et non de promiscuité. Ici, l'écart entre les habitations est la condition même du contact. Ainsi que l'explique Hélène Lheuillet « le voisinage n'est pas un tout ni un rapport entre individus mais un espace social qui sépare et qui relie. C'est le côte à côte qui permet le contact. Il s'agit alors de trouver la bonne distance avec celui d'à côté. En respectant la distance à l'autre, nous posons les bases de la coexistence » (2016 : 222). Le panneau de fin est essentiel ici car il matérialise cet écart nécessaire et devient un point de ralliement, rappelant comme le souligne Hélène Lheuillet qu'« habiter c'est définir des seuils et des intervalles » en ayant conscience de la présence d'autrui.

4. Le voisinage comme relation fusionnelle et utopique

Le dernier album de notre étude, *Merveilleux voisins*, est extrêmement riche et foisonnant. Il s'agit d'un ouvrage dont la thématique est sans ambiguïté consacrée au thème des relations entre voisins et il délivre un message tout à fait explicite. L'album nous donne à voir l'évolution d'un immeuble et la rue dans laquelle il est implanté au gré des saisons, des arrivées de nouveaux occupants et des départs également. D'un habitat où tout le monde se ressemble (immeuble habité par des moutons) on parvient à un habitat d'une mixité culturelle incroyable. Il semble que cet ouvrage décide de promouvoir très largement les différences et le droit à la diversité. Est-ce pour contrer, pour corriger la dérive uniformisante de l'idéal de similitude et d'égalité entre tous dans



laquelle est plongée la société française aujourd'hui ? Nous sommes si semblables à nos voisins et pourtant si différents.

Au début de la fiction, les habitants vivent dans l'entre soi. On note que cela ne facilite pas réellement les relations de voisinage, qui sont seulement clames en apparence. L'album donne à penser que nous sommes dans un type de relation classique entre voisins : une relation mimétique mais problématique puisque le voisin est à la fois notre miroir et celui duquel on veut se protéger, craignant la différence tout autant que la ressemblance.

La police de proximité très présente dans les premières pages. Sa présence servirait-elle à limiter les intrusions dans la rue ? On y voit alors, symboliquement, la peur de l'autre et la stigmatisation de l'espace public comme territoire du mouvant, de l'insécurité, de l'incivilité. Le narrateur, un jeune mouton, attend avec impatience qu'arrive le changement et il observe avec bienveillance l'arrivée des loups, motards de surcroît, qui s'introduisent dans la bergerie. Il commente la peur des voisins et la haine. Les voisins ont les « pétoches » explique le texte. Ils paniquent. À partir de cette intrusion, tout bascule au fil des pages. Des moutons mécontents fuient l'immeuble alors que toujours plus de nouvelles espèces arrivent. D'une résidence âgée de moutons on passe à un lieu plus jeune, peuplé davantage par des familles et des enfants aux horizons sociales et culturelles très diverses. Vaches, cochons, cigognes, crocodiles, lions, ours etc... On abat un mur extérieur, on fait tomber des cloisons... Tout est bouleversé.

Le narrateur rencontre, en outre, la femme de sa vie. Les voisins échangent de plus en plus et effectuent des travaux ensemble. Même la police n'a plus de raison d'être et se laisse aller à la douceur et à la créativité collective. Le végétal reprend ses droits, symbolisant une forme de liberté et de bien être d'autant plus important que, même anthropomorphisés, les habitants de l'immeuble demeurent des animaux.

Dans cet album, le corps du voisin est particulièrement mis en avant. Comme l'écrit Hélène Lheuillet :

le voisinage est un corps à corps et c'est bien souvent ce qui gêne. Le voisinage n'élué pas la présence physique de l'autre contrairement à ce qui



se produit sur les réseaux sociaux, notamment. On hume les odeurs de la cuisine des voisins, on respire le même air qu'eux, on ne les voit pas seulement sur écran, on les entend. Ils ne sont pas intouchables ni inodore. (2016 : 14).

L'album, en multipliant les arrivées de nouveaux voisins, nous rappelle qu'aujourd'hui notre civilisation est celle de la mobilité généralisée et des migrations. Or comme le fait remarquer Georg Simmel « il n'est de voisinage qu'avec l'étranger, qu'à la condition d'attribuer un sens positif à l'étrangeté. La xénophobie n'est pas un rapport à l'étranger mais un non-rapport qui exclut toute relation » (2013).

Dans cet ouvrage, on assiste au développement d'une solidarité entre voisins autour d'un projet commun du bien-vivre ensemble, rejoignant les propos d'Hélène Lheuillet lorsqu'elle fait remarquer que « ce n'est pas la solidarité qui fait le voisinage mais le plaisir du côte à côte qui rend solidaire, à mi-chemin entre les relations personnelles et les relations impersonnelles publiques » (2016 : 222). Ici on devine que c'est dans cette proximité, dans la conscience de partager un même espace, un destin commun que se noue le lien social.

Malheureusement, cet album, bien que délivrant un fort message de cohésion sociale, pousse trop loin l'utopie. Au fil des pages, l'espace public et l'espace privé finissent par ne plus former qu'un. Les lignes de partage entre l'intime et le public se sont estompées au point quasiment de s'effacer. Les voisins, à la fin de l'ouvrage, peuvent-ils donc encore être qualifiés de voisins ? Ne sont-ce pas plutôt des colocataires d'un espace géant à peine départagé ?

La fusion qui est mise en avant par l'album est, à mon sens, dérangement. La bonne distance évoquée précédemment, si bien symbolisée dans *Mon cher voisin*, n'a, semble-t-il, pas été trouvée ici. Où est l'écart entre individus qui nous permet de venir au contact et de communiquer ? Malheureusement ici, la promiscuité se fait sentir partout et les relations entre voisins, à l'image de la végétation croissante, paraissent bien envahissantes.



Conclusion

À travers la façon dont les albums présentés traitent des relations entre voisins, on voit bien que se dessine une vision de la nation française comme projet commun du vivre ensemble, du vivre avec l'autre qui n'est pas une relation figée mais une relation qui demande à évoluer en dépassant un certain nombre de craintes vis-à-vis de l'autre. Le voisinage nous fournit une réelle expérience de l'altérité qui repose sur la prise en compte par chacun d'une coexistence mutuelle dans un monde partagé.

En comparant les points de vue défendus dans les albums choisis, on peut avancer que le voisinage, parfois initialement lieu d'une conflictualité, tend à évoluer vers des relations respectueuses dès lors qu'est rendue sensible la question de l'intérêt général, inscrivant l'habitant dans une relation citoyenne à l'autre comme à l'espace, reliant les individus les uns aux autres dans le partage d'un destin national commun porteur d'espoir.

Dans les relations de voisinage, se tissent des valeurs communes qui permettent aux citoyens de participer aux choix essentiels de la démocratie. Car, partager l'envie d'un destin commun, c'est avant tout se sentir pleinement associé aux réussites de son pays. Condition première de la pérennité du pacte républicain, la cohésion nationale est l'une des clés de l'avenir de la France.

Bibliographie

HALL, Edward T. (1971). *La Dimension cachée*. Paris : Seuil.

LACAN, Jacques (1973). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil.

LAFLAMME, Simon (1995). *Communication et émotion : essai de sociologie relationnelle*. Paris : L'Harmattan.

LÉVY, Jacques (1999). *Le Tournant géographique*. Paris : Belin.

LHEUILLET, Hélène (2016). *Du voisinage, réflexions sur la coexistence humaine*. Paris : Albin Michel.

LUSSAULT, Michel (2013). *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*. Paris : Seuil.



MARTOUZET, Denis (2016). « Voisinage et injonction au vivre-ensemble : analyse relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, p. 122.

MBEMBE, Achille (2010). *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : La Découverte.

REROLE, Raphaëlle (2012). « Adieu citoyen, bonjour propriétaire », *Le Monde*, supplément « Culture et Idées ».

SIMMEL, Georges (1989). « Les grandes de villes et la vie de l'esprit », in *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, suivi de *Sociologie des sens*. Paris : Payot.